

## Lettres québécoises

### La revue de l'actualité littéraire

## Gabrielle Roy

Francis Langevin

---

Numéro 130, été 2008

URI : [id.erudit.org/iderudit/37300ac](http://id.erudit.org/iderudit/37300ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Langevin, F. (2008). Gabrielle Roy. *Lettres québécoises*, (130), 51–51.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



Gabrielle Roy [édition préparée par Antoine Boisclair et François Ricard avec la collaboration de Jane Everett et Sophie Marcotte], *Heureux les nomades et autres reportages – 1940-1945*, Montréal, Boréal, « Cahiers Gabrielle Roy », 2007, 440 p., 27,50 \$.

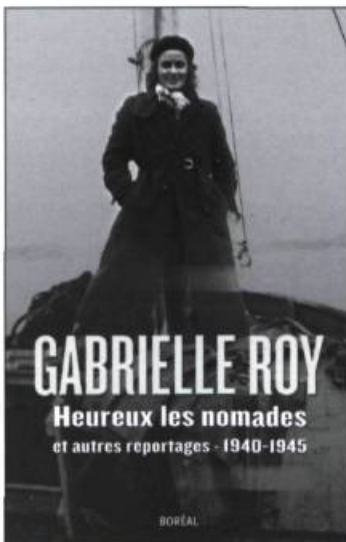
# Heureux les nomades

**Du printemps 1940 à l'hiver 1945, Gabrielle Roy est journaliste au *Bulletin des agriculteurs*. Son mandat : produire des reportages sur les différentes régions du Québec.**

**D**urant cinq ans, elle parcourra le Québec et le Canada et préparera une quarantaine de reportages qui paraissent dans le magazine *Le Bulletin des agriculteurs*, le quotidien *Le Canada* et *La Revue moderne*. Vingt-huit de ces reportages sont ici réunis. De Montréal à l'Alaska, en passant par la Côte-Nord, l'Abitibi, la Gaspésie, le Saguenay, les Laurentides, Lanaudière, les Cantons-de-l'Est ; la Saskatchewan, le Manitoba et l'Alberta, celle qui publiera en 1945 *Bonheur d'occasion* (Montréal, Beauchemin) s'attache à décrire, avec une sensibilité qui fera sa marque, les espoirs et les déchirements de l'exil, mais aussi les profondes envies d'enracinement. Nomades, les « personnages » qu'elle raconte le sont dans la mesure où ils conquièrent des espaces encore à découvrir, à dompter, à civiliser, à organiser. « Je sais que la Côte-Nord détient du pain, du feu, la simple joie de vivre pour des milliers d'hommes qui ne sont pas nés. Cette terre n'appartient pas aux lutteurs d'aujourd'hui. Elle se réserve pour les conquérants de l'avenir. » (p. 115)

Qu'il s'agisse de Madelinots qui s'installent sur une île du lac Abitibi, de paysans ukrainiens à l'ombre des élévateurs de grains de la Saskatchewan ou de maraîchers qui viennent chaque jour de marché vendre à Montréal leurs choux et leurs carottes, la migration sera au centre des reportages de Gabrielle Roy. Entre ceux qui n'ont plus rien à perdre et qui cherchent à s'installer définitivement ailleurs en vue d'un bonheur nourri des espoirs de l'Amérique, et celles et ceux qui partent bivouaquer un instant dans les riches forêts des Laurentides ou au seuil des trous de mine de l'Abitibi, l'enjeu migratoire n'est pas le même et ne relève pas toujours du nomadisme *stricto sensu*. L'envie d'une terre à soi qui motive les colons, ainsi, relève davantage d'un désir de sédentarité et d'appropriation du territoire. Le défrichage, pour qui entend dompter une nature généreuse mais ingrate, c'est avant tout une question de pérennité, de filiation ; bien que déracinés, les migrants que raconte Gabrielle Roy sont à la recherche d'une paix nouvelle. Les vrais nomades, elle les rencontre près de Sept-Îles. Montagnais et Naskapis, même s'ils ont adopté le costume et la cigarette des Blancs, restent profondément détachés des contingences de l'avenir : « Légère, la tribu errante s'en va vers sa liberté. Elle retrouvera avec joie ce qu'elle a laissé avec joie. La migration lui assure le renouveau. Et son âme est satisfaite parce qu'elle ne cherche nulle part la durée. » (p. 153)

*La sécurité ne peut [...] venir que par une économie mieux équilibrée, moins isolée, plus contrôlée sans doute. L'intense liberté commerciale qui a attiré le grand capital au pays*



*demande à être restreinte. La sauvegarde de la liberté exige le sacrifice de certaines libertés.* (p. 310)

À la différence de ces véritables nomades que salue Gabrielle Roy, les « conquérants de l'avenir » s'organisent, fondent, érigent, ritualisent, structurent ; en un mot, ils s'installent. Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa, « tant de choses à organiser ! » : trouver une institutrice, élargir le chemin, construire un pont vers le rivage, ouvrir un magasin (et pourquoi pas deux ?), ériger une église, essoucher :

— *Mais pourquoi avez-vous nettoyé tout d'un côté ?*  
[...]  
— *Eh bien, c'était pou' voi' les maisons des voisins.*  
(p. 185)

Qu'ils viennent tout juste d'arriver sur un territoire encore à posséder ou qu'ils se le soient approprié depuis deux générations, les migrants valorisent la solidarité, le travail et un certain acharnement tout à fait chrétien. La révolte fondatrice du Nouveau Monde, Gabrielle Roy la trouve dans des modes d'association coopératifs qui suppléent aux forces du Marché (la loi du plus fort qui anime les métropoles) à l'étatisme et au dirigisme de la colonisation : achats de groupe à Nepawa (p. 213), coopérative de vieux-garçons orphelins à Figuerie (p. 207), associations de pêcheurs gaspésiens (p. 102), multiples coopératives du Lac-Saint-Jean (p. 309), celle de l'Île-aux-Coudres (p. 319).

Au cœur des préoccupations de la romancière à venir, dans cette traversée du Québec et du Canada, on trouve le paradoxe entre le bien collectif et individuel (toujours ambigu, même si elle penche pour une prise en main populaire), ce qui est une réflexion bien de son temps à une époque où l'État-Providence se dessine sur fond de socialisme émergent et de développement économique par le capital privé...

*Puis on retrouvait le déferlement des vagues et ces beaux troupeaux laitiers de l'île, blancs de rouille, qui se profilent contre la mer. Une vision singulière, faite de mélancolie maritime et de sécurité terrienne. Quelque chose qui rappelle la verte Normandie avec ses pommiers couchés par le vent, ses champs labourés qui vont jusqu'aux dunes, ses fermes où gémit la rafale et cependant toutes tièdes, toutes bien pourvues dans ses closeaux qui trouvent la mer au bout des clôtures.* (p. 319)

Qu'on ne se trompe pas : les reportages de Gabrielle Roy ne sont pas des éditoriaux politiques et économiques. On y trouve un art de la description affairé, par sa forme, à caractériser la frénésie de la Métropole, la mélancolie solidaire des îles et des insulaires, des côtiers et des côtes isolées, le personnage *exemplum* d'une idéologie (l'enrichissement personnel ou le progrès collectif), les tendresses individuelles et familiales, etc. Entre les chiffres, les données précises propres à l'art journalistique et la vision intimiste, voire psychologique des « personnages » dont elle raconte le quotidien, Gabrielle Roy déplace les enjeux du reportage et de l'éditorial vers l'écriture, vers une certaine poésie. Et si la littérature permettait de joindre ces deux ambitions ?

Les éditeurs de ce recueil tissent, au gré de notes concises et efficaces, les liens qu'on peut établir entre ces reportages et l'œuvre à venir de l'écrivaine. Même si cette dernière jugeait ces textes indignes d'être republiés de son vivant (p. 22), on peut affirmer qu'ils n'ont pas qu'une valeur historique ou documentaire. S'ils témoignent bien sûr de l'évolution de sa pensée (à propos de ce que Ricard appelle son « socialisme chrétien » et, plus polémique encore, son opinion sur le statut du Français hors-Québec), ils sont aussi émaillés de prose très achevée, stylisée, où la mélancolie et la tendresse trouvent leurs premiers mots, en route vers le roman.